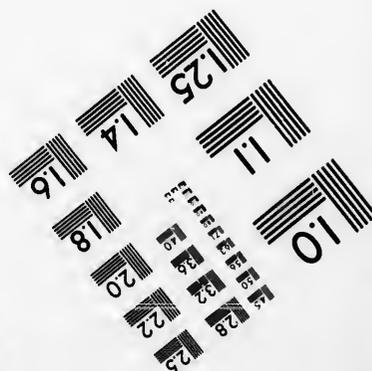
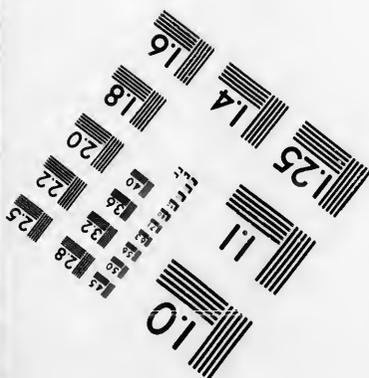
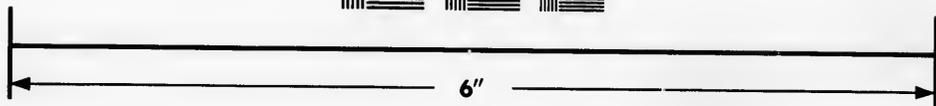
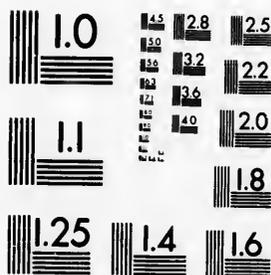


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14560  
(716) 872-4503

**CIHM  
Microfiche  
Series  
(Monographs)**

**ICMH  
Collection de  
microfiches  
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

**© 1993**

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

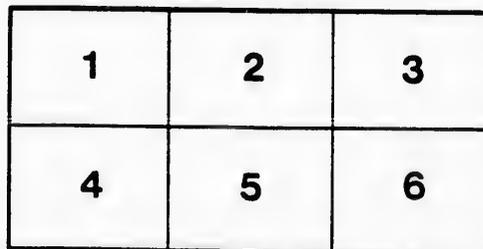
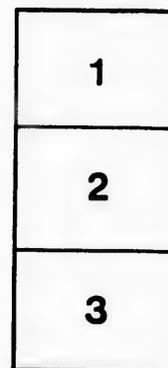
Archives nationales de Québec,  
Québec, Québec.

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Archives nationales de Québec,  
Québec, Québec.

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

920  
Pe

*anonyme*

A LA MÉMOIRE

DE

**JULES-ÉMILE PÉAN**

Chirurgien Honoraire des Hôpitaux de Paris  
Membre de l'Académie de Médecine  
Commandeur de la Légion d'Honneur, Etc.

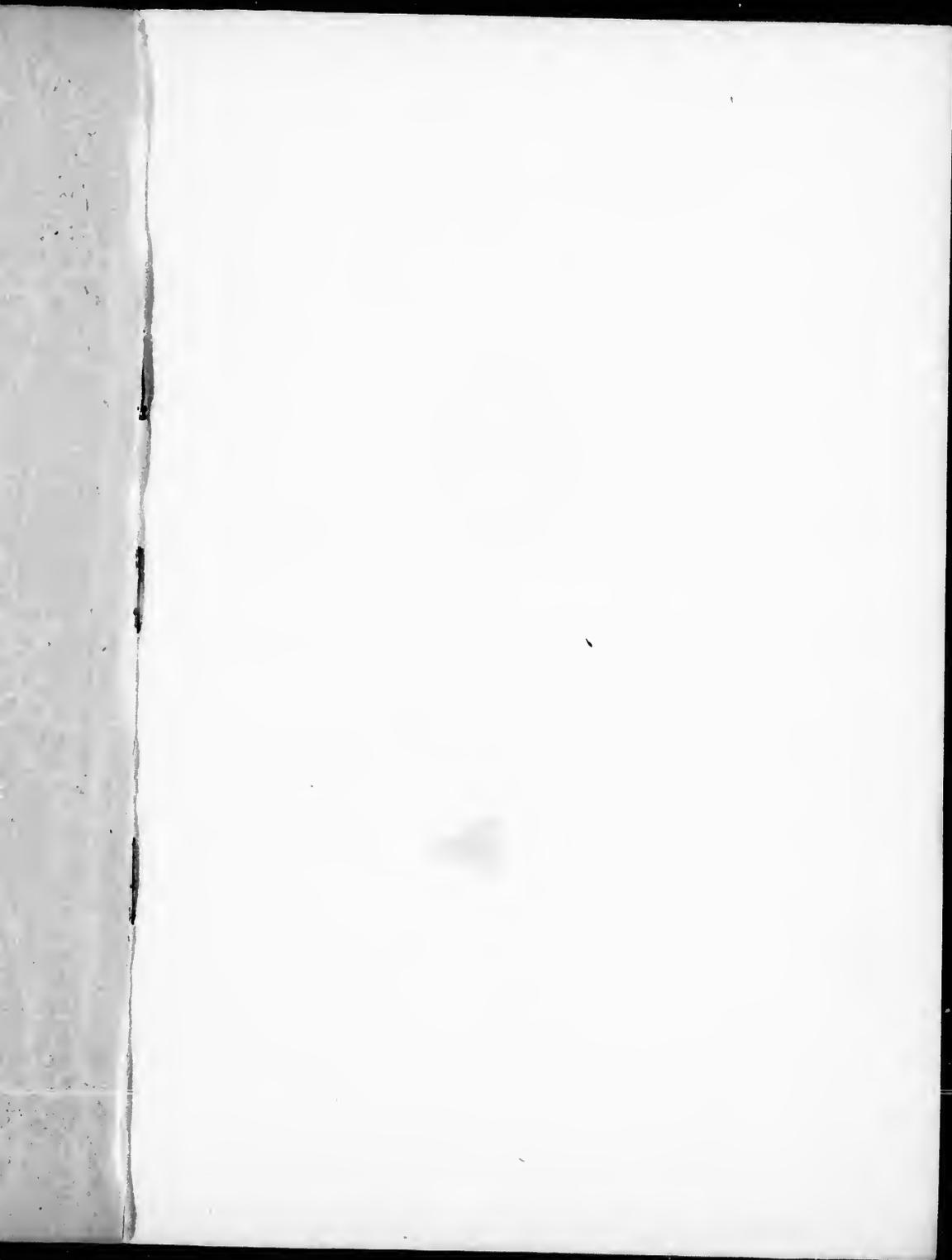


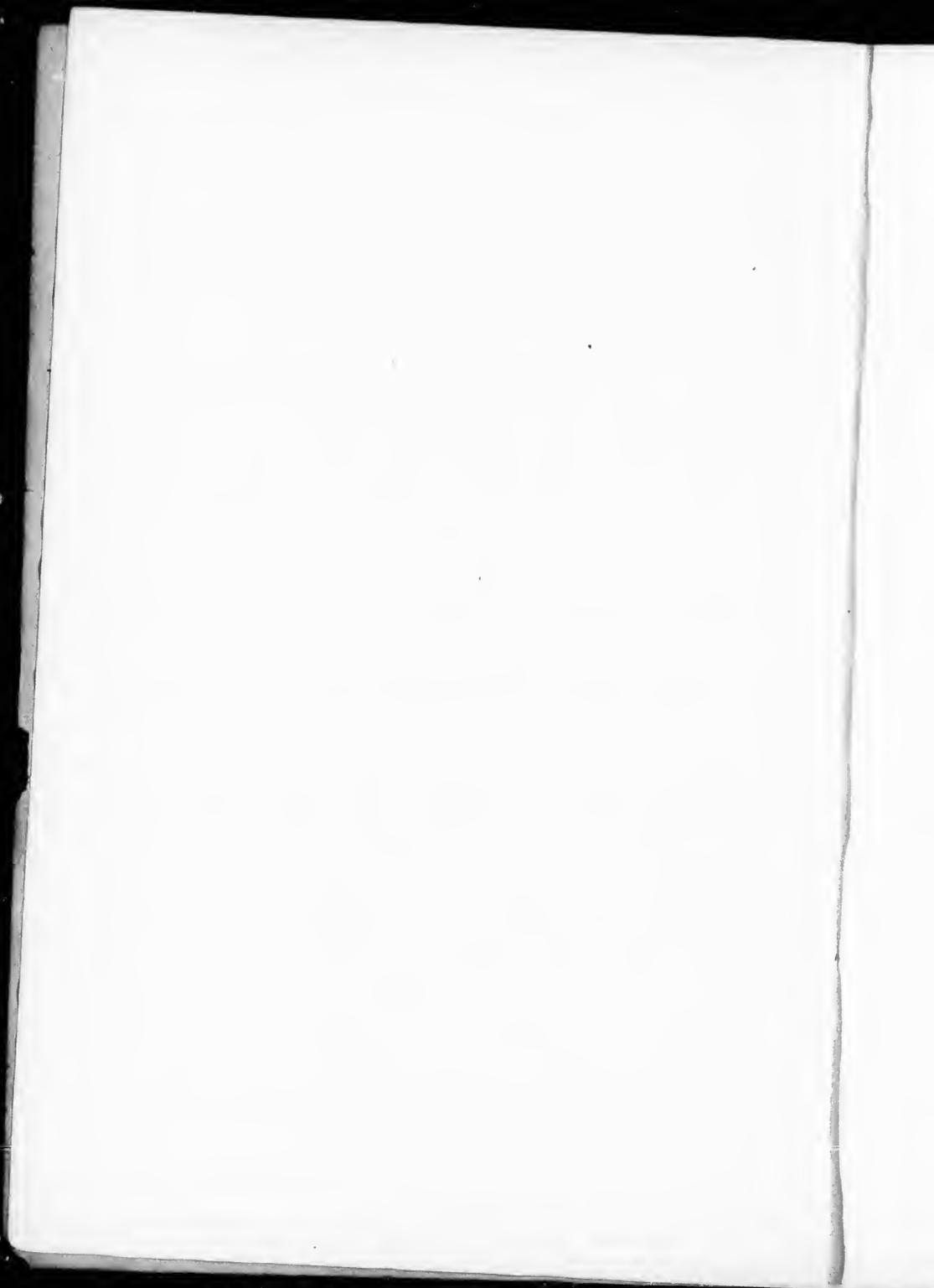
MONTREAL  
IMPRIMERIE ALPH. PELLETIER  
36, rue Saint-Laurent, 36  
1898

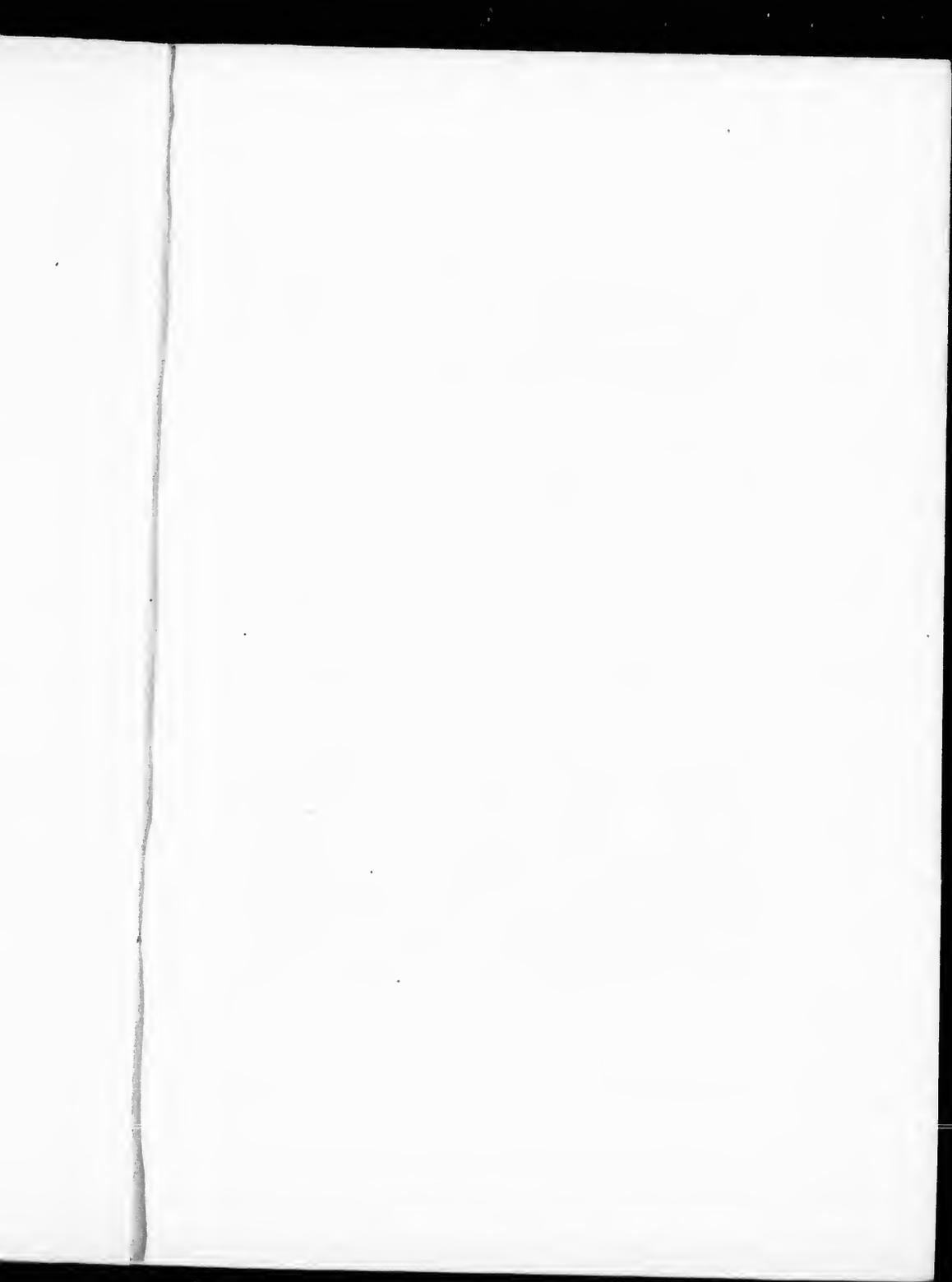


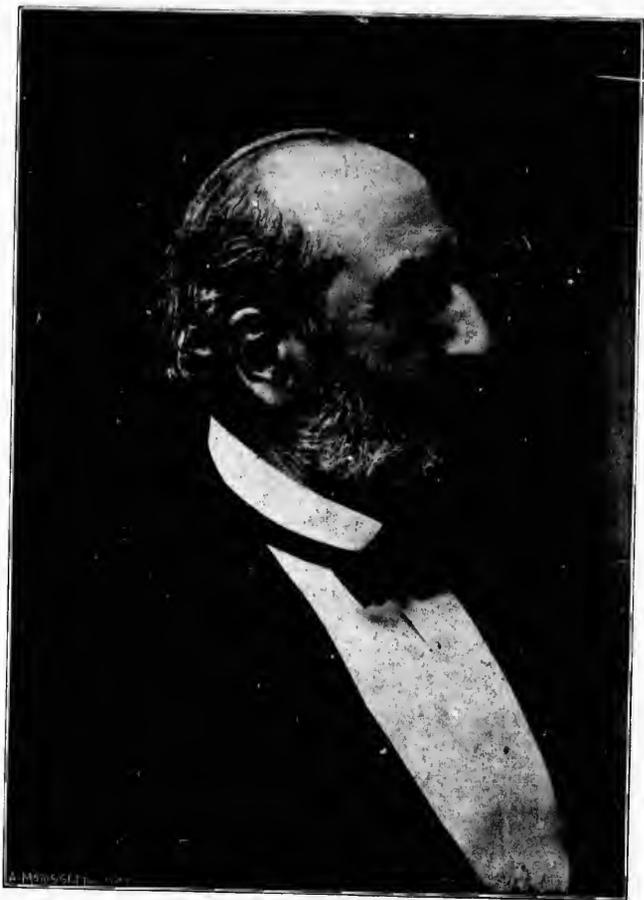
920  
Pe











**JULES - ÉMILE PÉAN**

Chirurgien Honoraire des Hôpitaux de Paris  
Membre de l'Académie de Médecine  
Commandeur de la Légion d'Honneur, Etc., Etc.

PHOTOGRAPHIE NADAR, PARIS.

PRISE DEUX MOIS AVANT SA MORT.

## À LA MÉMOIRE

DU DOCTEUR

# JULES - ÉMILE PÉAN

CHIRURGIEN HONORAIRE DES HÔPITAUX DE PARIS  
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE  
COMMANDEUR DE LA LÉGIION D'HONNEUR, ETC., ETC.

Péan est mort.

L'une des plus brillantes et des plus solides gloires de la Chirurgie française, le créateur de la pince hémostatique, *pince Péan*, qui a fait faire un pas décisif à la grande chirurgie et à la chirurgie abdominale en particulier ; le maître qui pendant quarante années a étonné le monde par ses incessantes découvertes et ses extraordinaires opérations, le professeur qui voyait se presser à ses cliniques si lucides et si instructives, les chirurgiens venus des quatre coins du monde pour puiser à la source même ses grandes méthodes opératoires, le travailleur infatigable dont la vieillesse n'avait pu entamer l'activité, est mort presque subitement dans la nuit du samedi 31 janvier, terrassé par une pneumonie infectieuse.

Cette triste nouvelle a eu un douloureux écho dans tout le monde savant ; mais elle nous a plongé dans la désolation, nous ses élèves qui vivions à ses



côtés et qu'il voulait bien faire participer à ses travaux, nous qui pouvions mieux que tous autres apprécier sa grande science et son grand cœur. Qui de nous aurait pu supposer en voyant, mercredi soir 19 janvier, à l'hôpital International, que seul il avait fondé et qu'il entretenait de ses deniers, cet homme aux robustes épaules, à la carrure d'athlète, à l'activité juvénile que nous voyions pour la dernière fois notre illustre maître à l'hôpital ?

Le matin, il avait opéré avec son habileté ordinaire un énorme carcinome du rein. Le soir, malgré un malaise qu'il croyait passager, il vint à l'hôpital s'assurer de l'état de la pauvre opérée et me donner ses dernières instructions, et le lendemain c'était lui qui avait besoin des soins de ses élèves et de ses confrères. La maladie est venue le prendre sur le champ de bataille et il est tombé comme un soldat les armes à la main. Extraordinaire de force d'âme et de courage il l'a été jusqu'à la fin et sa mort, comme sa vie, demeure un bel exemple à méditer. Dès les premiers moments, il ne conserva aucun doute sur l'issue fatale de son mal et il le dit à ceux qui le soignaient, analysant son cas aussi froidement que s'il se fut agi d'un malade à l'hôpital ; regardant la mort en face, conservant jusqu'à la dernière minute son indomptable énergie et sa pleine intelligence, sans défaillance, sans une plainte ; n'oubliant en ces pénibles conjonctures rien ni personne, donnant à ses élèves à son chevet des conseils de père : *“ Marchez droit dans la voie du devoir et dans le sentier de la science, toujours droit.”*

Une dizaine de minutes avant sa mort, il dit à sa malheureuse femme : “ *Fais retirer les enfants, je ne veux pas qu'ils assistent à mon agonie.* ”

Il ajouta encore : “ *Je dois mourir, je meurs sans crainte, car j'ai fait mon devoir toujours.* ”

C'est ainsi qu'il s'est éteint dans la soixante et huitième année de son âge. Belle mort et bien digne de sa belle existence tout entière d'énergie, de labeur acharné et de dévouement à la science et à l'humanité.

Nos lecteurs trouveront ailleurs des détails sur la vie et les ouvrages du grand homme qui vient de disparaître, laissant derrière lui un vide immense, mais qu'il me soit permis à moi qu'il avait accueilli avec une bienveillance toute paternelle, qu'il avait tenu à placer auprès de lui dans cet hôpital international objet de sa généreuse et incessante sollicitude, à moi à qui il ne ménageait ni ses enseignements ni ses précieux conseils, qu'il me soit permis de leur dire la vénération profonde que m'inspirait cet homme, qui n'était pas seulement un grand savant, un opérateur incomparable dont l'habileté n'avait d'égale que la prudence, le sang-froid et la conscience, mais qui était encore le maître le plus habile à vous stimuler et le plus patient à vous instruire et, sous ses apparences un peu rudes, le cœur le meilleur, le plus sensible, le plus obligeant et le plus dévoué qui fut. Ceux-là le savent bien et en conserveront un impérissable souvenir qui ont eu le bonheur de le voir de près et sa disparition est pour eux un déchirement.

Sans doute c'est une loi fatale qu'on ne puisse

s'élever au-dessus de la foule sans susciter l'envie, les haines et les contradictions. Péan n'y avait pas échappé. Maintenant qu'il n'est plus on commence à lui rendre pleinement justice. Pour moi, élevé dans un pays où Péan, loin d'être discuté était universellement admiré, bien plus, où il était considéré comme une sorte de demi-dieu, pour mes compatriotes et pour moi nous n'avons pas attendu jusque-là : nous n'avions jamais eu pour lui que de l'admiration et du respect.

De tels hommes ne devraient pas mourir, celui-ci du moins ne mourra pas tout entier, il vivra éternellement par ses belles découvertes, par ses merveilleuses opérations, et par les nombreux et substantiels ouvrages qu'il laisse après lui. Dans la dernière moitié du siècle deux hommes, semble-t-il, se détacheront, qui ont apporté à l'art de guérir des découvertes dont toutes les conséquences ne peuvent pas être encore soupçonnées, deux noms brilleront toujours d'un éclat sans égal :

PASTEUR                      PÉAN

La chirurgie perd une de ses plus grandes gloires ; la France un de ses plus illustres enfants ; et moi, son modeste et reconnaissant collaborateur, un maître vénéré que j'aimais à l'égal d'un père.

Que sa famille désolée veuille bien trouver ici l'expression respectueusement émue des sentiments de sincère condoléance d'un de ses derniers internes.

FRANÇOIS LEMOYNE DE MARTIGNY.

Paris, le 3 Février 1898.

## Obsèques de M. le Docteur Péan

Les obsèques de M. le docteur Péan ont eu lieu le mardi 1<sup>er</sup> février 1898, à midi, à l'église de la Madeleine.

Au départ du domicile, une Compagnie d'infanterie, avec drapeau et musique, rendait les honneurs au commandeur de la Légion d'honneur.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. le docteur Jaccoud, membre de l'Académie de médecine ; de Selves, préfet de la Seine ; le docteur Pozzi, sénateur, membre de l'Académie de médecine ; Peyron, directeur de l'Assistance publique ; Mézières, membre de l'Académie française ; Jacquin, secrétaire général de la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur ; le docteur Segond, chirurgien des hôpitaux ; Beurdeley, maire du VIII<sup>e</sup> arrondissement ; le docteur Delamay, ancien interne et chef de clinique de M. Péan, et le docteur Brochin, son plus ancien assistant.

Plusieurs députations suivaient le cortège : une députation des anciens internes de M. Péan, une députation de Châteaudun, une députation de l'hôpital Saint-Louis, etc.

Au cimetière, plusieurs discours ont été prononcés sur la tombe : par M. le professeur Delorme, médecin principal, au nom de l'Académie de médecine ; par M. Pozzi, sénateur, membre de l'Académie de médecine, au nom des chirurgiens des hôpitaux ; par M. Beurdeley, au nom de la Ville de Paris, et par M. Delamay, au nom des anciens internes de M. Péan.

### DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR DELORME

MESDAMES, MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

L'Académie de médecine m'a chargé du douloureux honneur d'exprimer en son nom les unanimes et profonds regrets que lui cause la perte irréparable et si imprévue d'un de ses plus illustres représentants, du grand chirurgien Péan.

Péan disparu, c'est le colosse tombé, un grand génie chirurgical éteint ; c'est le monde médical universellement troublé, la France émue, comme elle l'est chaque fois qu'elle perd une de ses gloires ; c'est un vide immense ouvert, et tel qu'il semble impossible de le combler de longtemps ; c'est le signal d'un grand cri de douleur et de reconnaissance poussé par des centaines de mille malades épars aux quatre coins du globe et qui lui doivent la vie ou la guérison.

Né près de Châteaudun en 1830, Jules-Émile Péan, interne des hôpitaux en 1853, chirurgien des hôpitaux en 1865, chirurgien des Enfants-Assistés, de Loureine, de Saint-Louis, où il séjourna quinze ans, était membre de l'Académie de médecine depuis 1887 et commandeur de la Légion d'honneur.

Dans les pages d'histoire médicale qui lui seront consacrées, on dira la modestie de ses débuts qu'il exagérerait, les étapes de sa carrière, les raisons qui l'ont fait naître, les difficultés qu'il a rencontrées, la grande sympathie qu'il sut inspirer à Nélaton, ses luttes, ses rapides succès ; je ne veux évoquer ici que ses éminentes qualités de chirurgien et rechercher les causes d'une renommée désormais impérissable.

Vous l'avez tous devant les yeux cet homme de haute taille, véritable hercule aux larges épaules, au port superbe, au masque naturellement grave et impassible ; il possédait au plus haut degré, avec la force, le calme, la patience, la volonté.

Passionné pour la chirurgie, il lui consacra jusqu'à ses tout derniers moments une activité peu commune, jamais lassée, une puissance de travail extraordinaire. L'heure

## DELORME

un douloureux  
et profonds  
si imprévue  
grand chirur-

grand génie  
universelle-  
est chaque  
vide immense  
e combler de  
doulleur et de  
mille malades  
vivent la vie

—Émile Péan,  
hôpitaux en  
Lorraine, de  
t membre de  
commandeur

si seront con-  
il exagérât,  
t fait naître  
de sympathie  
oides succès ;  
alités de chi-  
année désor-

t homme de  
aules, au port  
mpassible ; il  
le calme, la

ra jusqu'à ses  
mune, jamais  
re. L'heure

de la retraite ne fut pour lui que le signal d'un déplacement d'activité, et l'hôpital International, qu'il fonda de ses deniers, vit se renouveler cette pratique continue et presque effrayante d'interventions.

Péan fut, avant tout, un opérateur merveilleux. Il n'est point exagéré de dire qu'il fut le plus habile, le plus osé, le plus génial, comme le plus connu des chirurgiens français, au cours de ces trente dernières années.

Péan eut en chirurgie la renommée prodigieuse et méritée qu'eut en médecine Charcot. Cette renommée fut universelle : c'est qu'elle était sans cesse entretenue par ces milliers d'élèves et de maîtres étrangers qui, à Saint-Louis comme à l'hôpital International, venaient s'inspirer de son originale et merveilleuse technique.

D'un sang-froid imperturbable, que n'ont jamais trouvé en défaut les actes opératoires les plus osés, qui semblait, au contraire, s'accroître avec les incertitudes et les périls ; fécond en ressources vite trouvées, vite appliquées dans les cas les plus imprévus, il était d'une hardiesse qui n'excluait pas la prudence et à laquelle il dut ses succès les plus éclatants, comme ses conceptions les plus personnelles et les plus durables.

C'est lui qui le premier à Paris, en 1864, osa recourir aux grandes opérations abdominales qui ne se pratiquaient qu'en Amérique, à Londres et à Strasbourg, dont la réussite semblait impossible dans les conditions d'hygiène si défectueuse alors d'une grande ville.

En 1865, il présentait à l'Académie de médecine une première malade à laquelle il avait pratiqué l'ovariotomie ; dix-huit mois plus tard, il communiquait trois observations à l'Académie des sciences.

Avec ces quatre opérées, il avait obtenu trois succès et gagné, malgré la réprobation officielle, la cause de ces opérations abdominales, aujourd'hui si communes et si peu redoutables. A une époque où l'antisepsie inconnue semblait rendre impossible la pratique de semblables opérations, Péan devait ses succès à son incontestable habileté et à ses minutieuses précautions de propreté. La valeur de sa méthode de traitement des tumeurs par le morcellement est depuis longtemps affirmée ; l'hystérectomie par les voies naturelles, connue sous le nom "d'opération de Péan," suffirait à consacrer à jamais la réputation d'un chirurgien.

Bien qu'il fût surtout connu du public comme gynécologiste de premier ordre, Péan ne s'est jamais spécialisé ; aussi les branches les plus diverses de la chirurgie portent-elles des marques de sa puissante ingéniosité. Telle la chirurgie de la langue, de l'arrière-gorge, de la trachée, du corps thyroïde, des articulations. N'a-t-il pas démontré le premier — je ne saurais l'oublier — que l'ablation de la rate peut être appliquée à la cure des grandes tumeurs, et donné des règles pour la gastrotomie ?

Sa plus belle, sa plus heureuse innovation, personne ne l'ignore plus aujourd'hui, après de retentissantes et récentes controverses dont il est sorti vainqueur, c'est le mode d'arrêt des hémorragies par les pinces hémostatiques.

La chirurgie actuelle lui doit en grande partie sa précision, sa sûreté ; ce mode d'hémostase a étendu ses audaces. C'est une conquête chirurgicale moderne qu'il n'est point déplacé de rapprocher de l'anesthésie et de l'antisepsie.

Péan n'avait pas la parole facile ni séduisante, mais il savait être convaincant ; son éloquence, à lui, était autre : c'était celle de l'acte.

Ses ouvrages sont très nombreux. En dehors d'opuscules consacrés à l'étude de maintes questions de chirurgie, des volumes de la deuxième édition du "Traité de Nélaton," on lui doit ses Leçons cliniques, qui sont, avant tout, des témoignages durables de son activité.

Il est peu de chirurgiens, à notre époque, qui aient, je puis le dire, soulevé autant de jalousies et d'inimitiés que Péan. Elles l'ont peut-être attristé, mais jamais aigri ni découragé, tant étaient grands son calme et sa possession de lui-même, puissant le sentiment de sa valeur, préoccupant le but qu'il poursuivait. Ces inimitiés tenaces ne l'ont pas détourné de sa voie et ne lui ont arraché publiquement ni colère, ni sarcasme. C'est à peine si une atteinte profonde apportée à l'une de ses plus chères conceptions l'a momentanément ébranlé !

Que dire de ces attaques également passionnées qui s'adressaient plus à l'homme qu'au chirurgien ! Quand un talent force à ce degré l'admiration, quant aux yeux même l'étranger — peu suspect pourtant de tendresse pour nous — il constitue l'une de nos gloires, quand les produc-

tions de son génie inventif font partie d'un patrimoine national, ce talent, cet homme imposent, sans restriction, d'unanimes et éclatants hommages.

D'ailleurs, ceux qui l'ont connu dans l'intimité, affirment que, sous son aspect rude, il cachait un cœur, à l'occasion, compatissant : la fondation de l'hôpital International témoigne autant de sa philanthropie que de son activité.

Péan reste donc un génie chirurgical dont l'œuvre très personnelle et impérissable.



## DISCOURS DE M. LE DOCTEUR S. POZZI

Membre de l'Académie de médecine

MESDAMES ET MESSIEURS,

Quand un homme éminent a été mêlé à d'ardentes luttes, où il a été l'objet d'attaques passionnées, il semble que la mort lui donne tout d'un coup un prestige inattendu. Elle désarme les rivalités, elle fait faire les préventions, elle fait oublier même ce qu'il pouvait y avoir de légitime dans certains reproches, et confère au nom de celui qui vient d'entrer dans le passé quelque chose de respect instinctif qu'on accorde au tombeau et de la justice impartiale que rend seule la postérité.

Péan a été un de ces hommes d'action qui ne peuvent laisser leur génération indifférente. Il a eu des élèves dévoués, des admirateurs enthousiastes; il a eu aussi des adversaires, peut-être des ennemis. Aujourd'hui, il n'est personne qui ne sente le vide profond que sa mort vient de faire dans la Chirurgie française, et, sans doute, plus d'un de ceux qui, hier encore, hésitaient à reconnaître la place qu'il y tenait, pourrait, devant cette tombe ouverte, répéter le mot historique: "Je ne l'aurais pas cru si grand!"

Jules-Émile Péan, né en 1830, aux environs de Châteaudun, fut nommé à vingt-trois ans (1853) interne des hôpitaux. Ses maîtres préférés ont été Denonvilliers et Nélaton; il passa deux années d'internat chez ce dernier, et l'empreinte que ce merveilleux opérateur fit sur lui fut ineffaçable.

En 1860, Péan devint, au concours, prosecteur des hôpitaux, et, en 1868, chirurgien du Bureau central. Tout jeune encore, il se livra à l'enseignement, en donnant, pendant son internat et son prosectorat, des leçons d'anatomie et de médecine opératoire. Puis, à peine fut-il à la tête d'un service de chirurgie, qu'il se mit à faire des conférences cliniques: il devait les continuer sans interruption pendant toute sa carrière hospitalière, à Lourcine, à Saint-Antoine, à Saint-Louis surtout où il demeura de longues

POZZI

lé à d'ardentes  
nées, il semble  
prestige inat-  
it taire les pré-  
pouvait y avoir  
fère au nom de  
quelque chose du  
au et de la jus-

qui ne peuvent  
t en des élèves  
il a eu aussi  
Anjourd'hui, il  
fond que sa mort  
e, et, sans doute,  
ent à reconnaître  
cette tombe ou-  
l'aurais pas cru

environs de Châ-  
(853) interne des  
Denonvilliers et  
chez ce dernier,  
leur fit sur lui fut

s. prosecteur des  
eau central. Tout  
ment, en donnant.  
des leçons d'ana-  
à peine fut-il à la  
it à faire des confé-  
sans interruption  
Lourcine, à Saint-  
emeura de longues

années. Enfin, quand la limite d'âge vint lui enlever ses fonctions à l'Assistance publique, en 1892, il fonda de son initiative privée, l'Hôpital International, et y continua à opérer et à faire des leçons. Celles-ci, recueillies par ses élèves et accompagnées d'observations détaillées, forment plusieurs gros volumes, à la rédaction desquels il n'a jamais cessé de consacrer tout le temps que lui laissait son immense pratique. Il a aussi donné de nombreux mémoires aux Bulletins de l'Académie dont il faisait partie depuis 1887.

Pendant plus de trente années, Péan a occupé une des premières places de la Chirurgie française, par son enseignement à l'hôpital, par ses publications, par sa clientèle, par sa réputation à l'étranger, où son nom, comme celui de Charcot, jouissait d'une notoriété sans rivale dans les Universités du monde entier. Il a été l'initiateur de plusieurs méthodes opératoires d'une importance capitale, et l'inventeur d'une foule de procédés ingénieux. On peut dire que c'est à son école que, directement ou indirectement, se sont formés tous les maîtres contemporains d'une des branches les plus importantes de notre art, la chirurgie abdominale.

Je ne puis songer à passer ici en revue l'œuvre considérable qu'il a accomplie. Je me bornerai à en signaler les parties maîtresses, négligeant beaucoup de points qui auraient mérité de ne pas rester dans l'ombre.

Péan n'était pas un spécialiste au sens que ce mot tend de plus en plus à prendre, et qui lui fera bientôt désigner un homme ignorant de l'ensemble de son art et uniquement consacré à une très petite de ses parties. Il revendiquait hautement sa compétence dans toutes les branches de la chirurgie ; ainsi, je lui ai vu pratiquer à Saint-Louis plusieurs opérations de cataracte. La chirurgie ossense et plastique lui étaient en particulier très familières, et beaucoup de ses travaux s'y rapportent, même parmi les plus récents. Il n'en est pas moins vrai que le grand retentissement de ses opérations sur l'ovaire et sur l'utérus l'avait pour ainsi dire dirigé de force vers la chirurgie spéciale. Pour le public mondain et pour une grande partie du public médical, Péan était avant tout un gynécologiste.

De fait, ses découvertes thérapeutiques sont presque toutes relatives à cette partie de notre art.

En 1864, étant encore prosecteur, il pratiqua une ovariectomie avec succès, le premier obtenu à Paris. Spencer Wells, à Londres, Kœberlé, à Strasbourg, l'avaient, à la vérité, précédé, sans parler de quelques chirurgiens des États-Unis. Mais il semblait que l'air de Paris fût empoisonné, en quelque sorte, et que tout péritoine ouvert dût y être fatalement voué à l'inflammation.

Nélaton lui-même, le grand Nélaton, n'avait-il pas échoué dans ses tentatives? Le succès du jeune prosecteur, communiqué le 25 Juillet 1865 à l'Académie de Médecine, eut donc un grand retentissement. Le 16 Janvier 1866, il fait, à l'Académie, une nouvelle présentation de deux malades guéries, l'une d'un kyste de l'ovaire par l'ovariectomie, l'autre d'une tumeur fibreuse de l'utérus par l'hystérectomie abdominale. Le 20 Novembre 1867, il présente à la même compagnie une jeune fille ayant subi l'ablation de la rate (splénectomie), et, le 7 Octobre 1869, une observation d'ablation totale de l'utérus et de ses annexes par la voie abdominale.

J'ai consigné ici ces dates, car elles ont une valeur historique considérable, en établissant pour Péan certaines priorités incontestables sur la valeur desquelles je ne saurais m'appesantir maintenant; je devais à sa mémoire de relever ce point auquel il attachait justement beaucoup de prix.

Par ces publications et par d'autres qui suivirent, en 1871, et un peu plus tard, Péan se faisait universellement connaître, et les élèves arrivaient de toutes parts pour assister à ses opérations et à ses cours. Ainsi se trouvait constituée la première assise de sa renommée: le perfectionnement de la technique de l'ovariectomie et de l'hystérectomie, qui les relevait de la proscription prononcée contre elles par le monde médical officiel.

Le second titre de Péan à la reconnaissance des chirurgiens est assurément, sinon l'invention des pinces à forcipressure, au moins leur emploi systématique dans toutes les opérations, puis le perfectionnement et l'adaptation spéciale de leurs divers modèles. Une contestation savante et retentissante de priorité n'a pas réussi à le déposséder. Si Péan n'a pas, le premier, pincé des vaisseaux pour l'hémostase, il est bien le premier à l'avoir fait d'une manière constante, réglée et variée. La méthode et l'arsenal restent donc bien les siens. C'est le 19 Jan-

vier 1875 qu'il communiquait à l'Académie les conclusions de son travail sur la forcipressure ; mais l'emploi des pinces remontait, dans sa pratique, presque à ses premières opérations abdominales, avant la guerre.

C'est aussi au cours de ces opérations que Péan conçut l'idée de morceler les gros fibromes pour les extraire plus commodément du ventre, sans exagérer les dimensions de l'incision. A vrai dire, cette technique, ainsi appliquée, ne donna guère de résultats satisfaisants, et il l'abandonna dans la suite. Mais il convenait de rappeler cette origine d'une autre méthode, qui demeure précieuse, je veux dire le morcellement des tumeurs fibreuses par les voies naturelles. Par sa combinaison avec la forcipressure à demeure, le morcellement a permis d'accomplir, avec une grande bénignité relative, l'extirpation de beaucoup de tumeurs, dont l'ablation par l'abdomen eût été, dans bien des cas, notablement plus grave.

Enfin, parmi les conquêtes que la technique opératoire doit à Péan, je citerai en dernier lieu l'ablation par les voies naturelles de l'utérus et des annexes ou castration utéro-ovarienne dans certains cas de suppuration ou d'inflammation de ces organes. Malgré quelques exagérations dont elle a été l'objet, surtout à ses débuts, cette méthode constitue un progrès incontestable quand elle est soumise à des règles déterminées.

Ce n'est pas tant par ses écrits, d'un style souvent quelque peu lourd et prolixe, ni par sa parole, qui manquait de relief et d'éclat, que Péan a fait connaître et adopter ses découvertes. C'est par ses démonstrations, par ses opérations à l'hôpital, devant un public venu de tous les points du globe pour s'initier à ses nouveaux procédés. En effet, c'était à l'œuvre qu'il fallait le voir pour l'apprécier dignement. Il dominait ses aides de sa haute stature, les dirigeait de sa voix forte et un peu rude, mais sans brusquerie, sans aucune défaillance de son admirable sang-froid. Ses mains énormes avaient une dextérité surprenante pour les plus délicates manœuvres. Je l'ai vu, malgré la courbure angulaire et la raideur de son index droit (ankylosé jadis par une piqûre anatomique), mener à bien sans porte-aiguilles de fines sutures intestinales. Il était admirable de décision et d'ingéniosité devant les incidents opératoires inattendus : tel un général consommé

sait changer à propos son ordre de bataille jusque sous le feu de l'ennemi.

Son existence fut, pendant près de quarante années, d'une activité prodigieuse. Il y a dix ans, il se levait régulièrement à 4 heures du matin ; depuis lors, il avait consenti à tarder jusqu'à 6 heures. Il travaillait deux ou trois heures, sortait pour aller opérer, à l'hôpital ou en ville, et ne revenait chez lui qu'à 2 ou 3 heures. Les jours où sa consultation ne le retenait pas, il sortait encore jusqu'à 8 ou 9 heures, et il rentrait enfin se livrer au repos.

Le public voit volontiers dans tout chirurgien un homme que l'effusion du sang et la contemplation des souffrances voue à l'insensibilité pour ainsi dire professionnelle. Qu'est-ce à dire ? Ne pourrait-on pas retourner la proposition et prétendre qu'on a d'autant plus de chances d'être pitoyable, qu'on est plus souvent et plus immédiatement en contact avec les misères de notre pauvre humanité ?

Quoique chirurgien, Péan n'avait pas le cœur endurci et l'âme fermée aux sentiments généreux. Il savait plaindre, il s'efforçait de consoler ; il savait surtout faire l'aimable et avec une discrétion qui étonnait ceux qui ne se doutaient pas qu'un cœur susceptible d'émotion battait dans cette large poitrine d'athlète.

Il avait conservé, à soixante-sept ans, une vigueur peu commune et une activité rare. Sa mort a été un coup de foudre pour les siens et une surprise pour tout le monde.

« Si j'étais faiseur de livres, disait Montaigne, je ferais un registre commenté des morts diverses. » Certes, il serait particulièrement instructif, à notre époque, d'étudier à ce point de vue la corporation médicale qu'on essaie si fort de rabaisser dans l'opinion publique. Pour ma part, j'affirme que je n'ai jamais vu de morts plus courageuses et plus nobles que celles des médecins.

On dira, sans doute, que le spectacle incessant de la douleur a émoussé en eux — et jusque pour eux-mêmes — la faculté de s'émouvoir. Mais plutôt ne leur aurait-elle pas donné, avec une vue plus nette et plus sereine de la réalité, une sorte de résignation élevée aux lois inflexibles de la nature ?

Quoi qu'il en soit, j'aurais voulu que ceux qui affectent de ne voir dans un grand chirurgien qu'une manière de grand industriel, sans entrailles, eussent pu assister aux derniers instants de celui-ci. Peut-être auraient-ils puisé, dans ce spectacle, un certain respect pour l'homme, et auraient-ils aussi éprouvé quelques remords, de la légèreté incroyable avec laquelle on juge parfois, du dehors, une grande existence comme la sienne !

Le mercredi 19 Janvier, le matin, Péan avait encore fait son service à l'Hôpital International. Après une journée laborieuse, il était allé, le soir, visiter des opérées dans une maison de santé. En rentrant chez lui, il se sentit fatigué. Mais se raidissant contre cette défaillance si nouvelle de son corps robuste, il avait voulu, le samedi soir, recommencer à travailler avec son secrétaire. Pourtant, le lendemain dimanche, un grand frisson le terrassa. Trois jours plus tard ce qui n'était d'abord qu'une simple grippe prenait les allures d'une pneumonie grave. Dès ce moment, l'éminent clinicien se jugea perdu et il ne le cacha point à ses médecins dévoués. S'il affectait de se faire encore illusion, c'était pour ne pas accroître les appréhensions de sa famille.

Tous les siens étaient réunis près de lui, à l'exception de sa seconde fille, alitée elle-même. Il voulait attendre pour l'appeler à son chevet que ses derniers instants fussent arrivés, espérant résister assez longtemps pour éviter une imprudence à sa chère malade. Dimanche dernier, dans la soirée, il sent que le moment est venu ; il cesse alors de dissimuler, il parle ouvertement et simplement de sa fin prochaine et demande qu'on se hâte d'aller chercher son enfant. Pendant qu'on y court, il s'inquiète pour la première fois du déclin trop rapide de ses forces qu'il essaie de faire relever par tous les moyens ; lui-même il se tient le pouls, il en suit, avec la sérénité d'un stoïcien, la faiblesse et les intermittences croissantes. Enfin sa fille arrive. "Je puis mourir," dit-il, et comme s'il n'avait attendu que cette consolation suprême, il cesse une lutte désormais inutile, il semble se détacher doucement de la vie à laquelle il se cramponnait tout à l'heure, et il expire après une courte agonie.

Heureux ceux qui s'éteignent, entourés de la tendresse des leurs après une vie bien remplie ! Heureux

aussi celui qui meurt en pleine vigueur et en pleine activité, conformément au vœu du poète antique : " Je veux que la mort me surprenne au milieu du travail ". *Quam moriar, medium solrar et inter opus...*

Heureux surtout l'homme qui ne meurt pas tout entier, mais laisse après lui une œuvre durable et utile qui perpétuera sa mémoire !

Ainsi, Péan aura été, par ses travaux, un bienfaiteur de l'humanité et une gloire pour son pays. Au nom des chirurgiens des hôpitaux de Paris, je lui adresse un suprême hommage et un respectueux adieu.

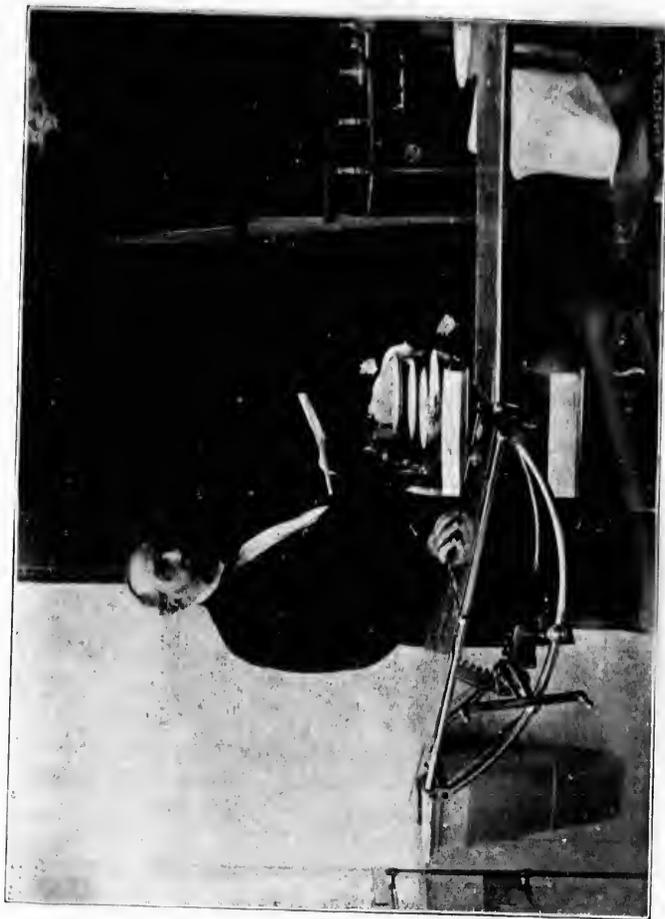


AN

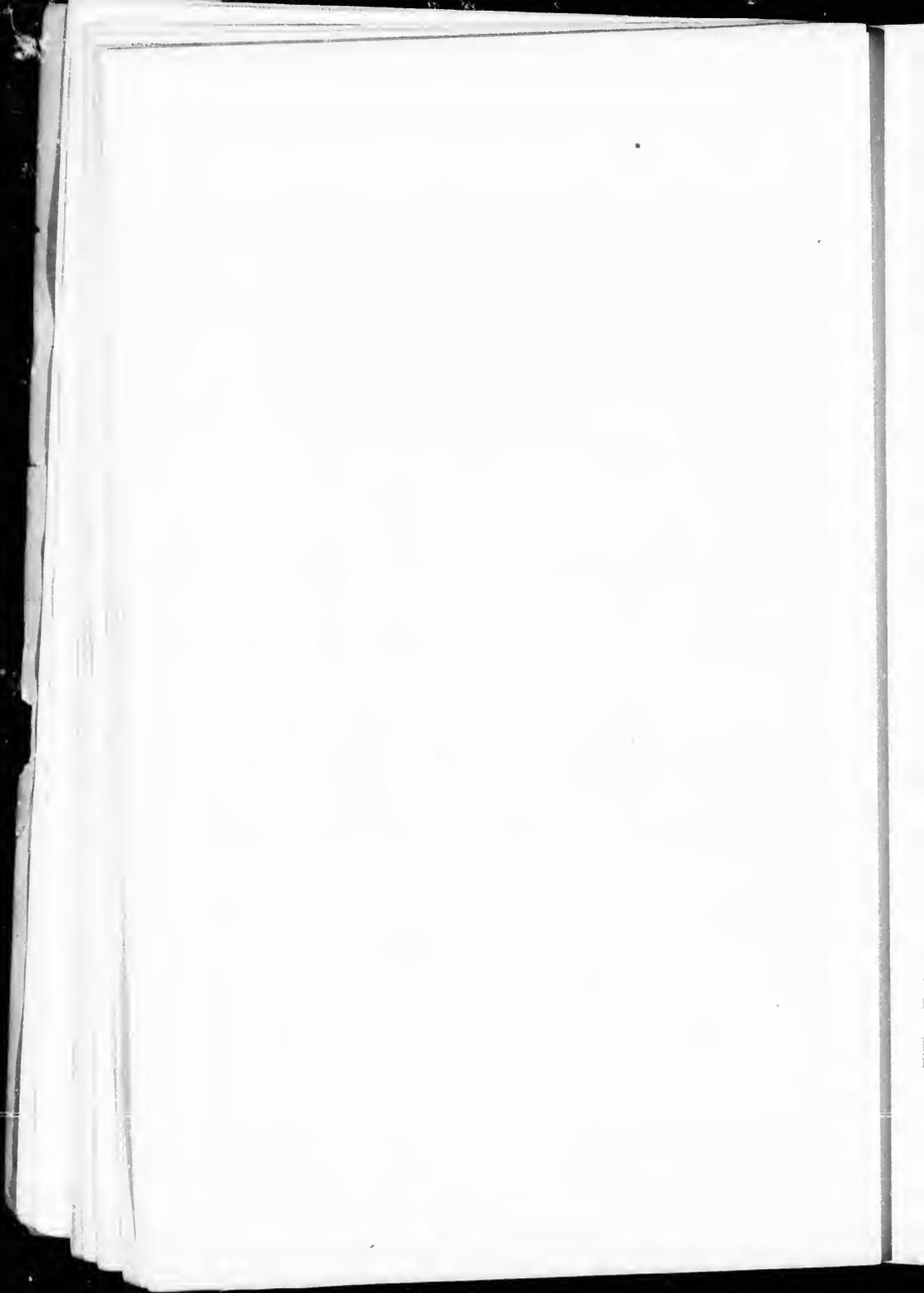
en pleine acti-  
que : " Je veux  
travail ". *Quin*

meurt pas tout  
urable et utile

, un bienfaiteur  
s. Au nom des  
lui adresse au  
u.



PÉAN DANS SA SALLE D'OPÉRATION



## DISCOURS DE M. BEURDELEY

Maire du VIII<sup>e</sup> arrondissement

MESDAMES ET MESSIEURS,

Aujourd'hui, le deuil de la science est aussi un deuil pour la Ville de Paris. M. le préfet de la Seine a tenu à ce que ses regrets fussent exprimés sur cette tombe. C'est en son nom et au nom du VIII<sup>e</sup> arrondissement qu'habitait le docteur Péan, que je viens ajouter quelques mots à ce qui a été dit par les représentants autorisés de l'Académie et des chirurgiens des hôpitaux.

Aux services, qu'avec l'élite du corps médical parisien, il avait rendus dans nos hôpitaux pendant tant d'années, comme opérateur et comme professeur, le docteur Péan a voulu, pour compléter dignement sa carrière, ajouter un nouveau bienfait : il a créé, à ses frais, un hôpital de cinquante lits, destiné aux hommes et aux femmes, où il a établi la gratuité des consultations, des pansements et des opérations pour ceux qui ne peuvent payer.

Par cette création philanthropique, le docteur Péan a largement servi les intérêts de la Ville de Paris. Il a porté secours à des malades, sans rechercher d'où ils viennent, en dehors de toute considération de domicile et de nationalité, et cela, alors que, malgré les efforts de l'administration et la libéralité du conseil municipal, nos quatorze hôpitaux généraux et nos sept hôpitaux spéciaux sont encombrés et demeurent insuffisants pour faire face à toutes les misères.

Le docteur Péan avait compris qu'à côté de l'Assistance publique, quels que soient ses efforts et ses sacrifices, il restait une place pour les élans généreux de l'assistance privée. C'est de cette pensée qu'est sortie la fondation de l'hôpital Péan, où l'effort individuel est venu si utilement seconder la bienfaisance collective ; où l'initiative privée complète l'œuvre de la Société elle-même, et où l'art du grand chirurgien s'exerçait d'une façon si magistrale.

Il ne m'appartient pas de vous dire les mérites du professeur et du savant, de vous parler de cette belle intelligence qui a, en partie, renouvelé la science chirur-

gicale, mais si je ne puis vous parler des qualités de son esprit, il me sera peut-être permis de dire un mot des qualités de son cœur.

J'ai été à même, comme maire du VIII<sup>e</sup> arrondissement, de les apprécier. Je puis dire que jamais un appel ne lui a été adressé en vain. Les plus pauvres trouvaient accueil auprès de lui, ils trouvaient aussi aide et assistance matérielles.

Sa bienveillance n'avait d'égale que de son bon cœur. Cette large main d'opérateur, si puissante et si ferme, si habile et si souple pour combattre et vaincre le mal, s'ouvrait libéralement quand il s'agissait d'assurer le lendemain de ceux qu'elle venait de guérir.

Cela, il n'était que juste de le dire et j'apporte ici la déposition d'un témoin.

J'ai connu le docteur Péan dans sa vie intime, toute consacrée au travail et aux siens. Parfois je l'ai vu présider, souriant et reposé à des fêtes de famille, où sa joie était toute entière faite de celle des autres. Aussi comme ce bon géant était aimé de tous ceux qui l'approchaient ! comme le respect faisait vite place à la confiance et à la sympathie ! Qui de nous pourra l'oublier ? qui ne le revoit avec sa belle tête, son sourire accueillant, sa large et haute stature ? Tout en lui respirait la simplicité, la franchise, la bonté et le courage. Ses sentiments étaient ceux de tous les siens, qui ne faisaient que refléter son âme. Il en était justement fier, et lorsque, l'an dernier, il vit, au milieu d'une catastrophe publique où l'affolement était général, sa femme et ses filles conserver leur sang-froid, faire un acte de vaillance et de dévouement, ce jour-là il éprouva la plus noble émotion que peut ressentir un mari et un père.

A cette épouse, à ces filles, à cette sœur si cruellement frappées, à ces gendres si dévoués, à toute cette famille si digne de lui, si semblable à lui, nous n'avons pas de consolation à offrir, si ce n'est le respect affectueux que nous gardons pour le cher grand homme que nous pleurons avec eux.



## DISCOURS DE M. LE DOCTEUR DELAUNAY

Ancien interne des hôpitaux  
Chef de clinique de M. le docteur Péan

MESDAMES ET MESSIEURS,

Quelques jours à peine nous séparent de la matinée où Péan, plein de force et de santé, opérait à son hôpital, et déjà m'est dévolu le douloureux honneur de saluer, au nom de ses anciens internes et de tous ses vrais élèves, celui qui fut et restera le glorieux maître.

Vous venez entendre, de la bouche autorisée des professeurs Delorme et Pozzi, ce que fut l'œuvre chirurgicale de Péan. Je ne veux pas, après eux, retracer l'histoire de la chirurgie française pendant ces trente dernières années, mais il m'appartient de proclamer quel était l'homme que la science vient de perdre, le maître dont l'habileté fut incomparable, dont le sang-froid et la hardiesse raisonnée surent se jouer des plus redoutables difficultés.

Si la valeur d'un homme se juge aux rivalités qu'il suscite, aux colères qu'il soulève, celle de Péan fut immense. Personne, en effet, ne fut plus attaqué et l'on peut affirmer que sa vie ne fut qu'un long et passionné combat.

Au début de sa carrière, lorsqu'il étonna par ses opérations abdominales les maîtres de la chirurgie de l'époque, on ne voulut voir en lui qu'un audacieux sans scrupules et pressé d'arriver. Encouragé et soutenu par Nélaton qui avait su deviner les hautes destinées réservées à son élève préféré, il accepta résolument la lutte et s'y jeta avec d'autant plus d'ardeur qu'il la savait plus inégale. Lorsque par ses succès éclatants il se fut définitivement imposé, lorsqu'il eut créé des procédés nouveaux, inventé des opérations qui ont doté la science française d'un si riche patrimoine, il eut encore à combattre, non plus pour faire accepter ses méthodes, mais pour conserver son bien. La témérité du début n'était plus que de la timidité, et ses plus belles découvertes servaient à étayer la renommée de prétendus astres naissants. Ce fut peut-être pour lui l'épo-

que la plus pénible de sa vie, et c'est avec la plus grande tristesse qu'il répétait souvent : " Dire qu'il faut que j'aille à l'étranger pour qu'on me rende justice ! "

Il n'était jusqu'à sa conscience qui ne fût mise en doute, et la mort même n'a pu mettre un terme aux attaques. Et cependant quel homme fut meilleur, quel cœur sous sa rude enveloppe fut plus sensible et plus généreux ? Nul plus que lui n'eut à un plus haut degré conscience de son devoir et de la lourde responsabilité que lui créaient sa science et son habileté. Consciencieux, Péan le fut toujours, et si la légende malveillante a voulu faire de lui un homme préoccupé du succès, un artiste uniquement épris de son art et peu soucieux des résultats, il faut qu'on dise et qu'on sache qu'il n'en est rien. Il eût fallu voir avec quel soin méticuleux il examinait les malades pour lesquelles une intervention sérieuse était nécessaire, et combien grande était sa préoccupation de rester conservateur dans les limites du possible.

Beaucoup de ses méthodes, d'ailleurs, sont la preuve du souci qu'il avait de la vie d'autrui, et le pincement des vaisseaux en particulier, cette déconverte qui lui fut tant contestée et suscita de si ardentes polémiques, n'eut d'autres but selon son expression favorite, que de ne pas faire perdre inutilement une goutte de sang aux malades. Si Péan était admirable de précautions pendant l'opération, les soins consécutifs étaient aussi pour lui un devoir auquel il savait s'astreindre ; le jour, la nuit, combien de fois l'avons-nous vu revenir à l'hôpital, surveiller lui-même ses opérées, estimant avec raison que sa tâche n'était pas finie tant qu'il restait l'ombre d'un danger !

Certes, ce n'est pas le Péan dont on a maquillé la silhouette, mais c'est le Péan vrai et si souvent volontairement méconnu, le grand homme dont on a cru pouvoir médire parce qu'il avait du talent.

Il faisait plus encore : à l'hôpital Saint-Louis où, pour pratiquer les grandes opérations, il n'eut à sa disposition un pavillon spécial que durant la dernière année de son service hospitalier, il avait coutume de faire entrer les malades qui devaient subir l'ovariotomie dans la maison de santé réservée à sa clientèle riche, et c'était là qu'il les opérât et payât de sa poche les frais de séjour. Il ne voulait pas, en effet, exposer aux dangers d'infection d'une

salle commune les pauvres qui avaient remis leur vie entre ses amis.

Il savait aussi parachever sa bonne action et l'opérée rentrait chez elle à l'abri des privations qui auraient pu compromettre sa guérison. Charité d'autant plus belle qu'il ne permettait pas qu'on la dévoilât. Aucun pauvre ne s'adressa à lui sans en obtenir le secours espéré, qu'il fit appel à sa science ou à sa bourse. De ce côté-là, du moins, il a été largement récompensé et il m'a été donné d'entendre un ouvrier prendre sa défense avec ces belles paroles : " Il a sauvé ma mère, je ne veux pas qu'on en dise du mal." La voix des humbles, des petits, apportait encore ce matin à sa famille éplorée la plus douce des consolations.

A la fin de sa carrière, lorsqu'il lui eût été permis de se reposer d'une longue vie de labeur, sentant que ses forces n'avaient point faibli, il n'a pas voulu que la science fût privée de sa collaboration et la part des pauvres diminuée. Atteint par la limite d'âge et n'ayant plus comme autrefois un hôpital de l'Assistance publique à sa disposition, il n'hésita pas et leva la difficulté en fondant de ses deniers l'hôpital qui porte aujourd'hui son nom. Aucun perfectionnement n'y fut épargné, aucun sacrifice ne lui parut trop lourd quand il crut être utile à la science et à l'humanité. Il avait réalisé son plus grand désir, l'objectif constant de sa vie, construire un hôpital où le pauvre n'eût rien à envier aux riches. Et là encore il faut insister et répéter que l'hôpital Péan, dont il était l'unique maître, était un hôpital de pauvres, comme le sont les hôpitaux de l'Assistance publique. Il en assurait l'entretien et le fonctionnement avec une libéralité sans égale, et jamais il ne lui vint à l'esprit qu'il lui était peut-être permis de solliciter une subvention des pouvoirs publics.

Le caractère de Péan fut à la hauteur des plus nobles ; tous ceux qui l'ont approché et connu lui rendront cette justice. Sa fermeté et sa grandeur d'âme ne se sont jamais démenties, et s'il est vrai de dire qu'il faut voir mourir un homme pour le bien juger, nous pouvons affirmer que Péan fut parmi les plus grands. Qu'il me soit permis de raconter, sans réveiller dans le cœur des siens une douleur trop vive, qu'en face de la mort Péan s'est montré digne de

lui-même. Après avoir diagnostiqué dès le début la gravité du mal qui l'avait frappé, il résista avec la plus grande énergie, entouré des soins les plus actifs des maîtres Empis et Duguet. Mais lorsqu'il eut compris que la lutte était inutile et que cette bataille qu'il avait si souvent gagnée pour les autres était définitivement perdue pour lui, c'est avec le plus grand calme qu'il regarda la mort en face. Il réunit les siens, leur fit dans un suprême effort et dans les termes les plus élevés ses derniers adieux et, lentement, fermement, comme le soldat mortellement blessé le soir d'un combat, il se coucha pour dormir son éternel sommeil.

Pour ses élèves, ce ne fut point le maître autoritaire, imposant sa volonté, mais le conseiller bienveillant, laissait à chacun l'initiative qu'il jugeait nécessaire à la bonne éducation chirurgicale. Et si parfois, dans le cours d'une opération, il lui échappait une parole un peu vive, avec quelle délicatesse et quelle bonté il cherchait à effacer un souvenir que son cœur lui disait pouvoir être pénible.

Oh ! maintenant, ma tâche est douce, car je n'ai plus qu'à laisser parler mon cœur. Oui, cher et vénéré maître, si votre science et votre génie chirurgical vous ont conquis dans le monde entier une gloire immortelle, si notre pays peut, à juste titre, être fier de vous, votre bienveillance a fait de chacun de nous, non seulement des disciples reconnaissants, mais des amis qui auront toujours au cœur le culte de votre mémoire.

Et s'il m'est donné après tous les autres, à moi que vous aviez admis à l'insigne honneur d'être votre second à votre hôpital, de venir vous témoigner dans un suprême adieu, tout mon respect et toute ma gratitude, qu'il me soit aussi permis de répéter bien haut que, si la chirurgie française perd en vous son plus illustre représentant, l'humanité est du même coup privée d'un de ses plus grands bienfaiteurs.



## M. LE CHANOINE DE CORMONT

Les discours des docteurs Delorme, Pozzi et Delannay, celui de M. Beurdeley avaient dit, dans leur vérité et leur éloquence, les bienfaits rendus à l'humanité par la science, le talent, la philanthropie du docteur Péan. Ils avaient mis en relief son génie, son habileté, sa bonté d'âme pour les malheureux. Ils avaient consacré la mémoire de l'illustre savant en rappelant la fondation de l'hospice international qui porte désormais son nom et qui laissera, parmi ceux au milieu desquels il a vécu, le souvenir d'un homme généreux et bienfaisant.

Mais les sentiments chrétiens qui inspirent la charité, qui élèvent l'âme au-dessus des choses de la terre, qui rendent les œuvres fécondes pour l'Éternité et qui mettent sur le front du savant, lorsqu'il sait être bienveillant dans sa vie, l'auréole de la vraie vertu, ne devaient pas être oubliés dans cet éloge du docteur Péan.

Il appartenait à une voix autorisée de proclamer, sur la tombe de cet homme éminent, ce qu'il s'était révélé aux derniers instants de sa vie, chrétien convaincu, "ne voulant pas, comme il l'a dit lui-même, oublier l'essentiel : appeler un prêtre et recevoir les sacrements."

L'énergie du docteur, ses convictions religieuses, son courage en face de la mort qu'il voyait venir, ont fait dire à un des médecins présents : "Le Maître se montre un homme supérieur jusque dans ses derniers moments."

M. de Cormont, chanoine de l'église métropolitaine de Notre-Dame de Paris, qui avait assisté le docteur Péan dans la nuit où il a succombé, et qui lui avait donné les secours de la religion en pleine connaissance, prononça ces quelques paroles sur la tombe de l'illustre savant :

Je tiens à dire, pour compléter les éloquents discours que nous avons entendus, et pour honorer les sentiments chrétiens du docteur Péan, qu'il a demandé lui-même un prêtre à ses derniers moments. Avant d'accomplir ses devoirs religieux, il a prononcé ces belles paroles, si consolantes pour sa famille : "Je veux mourir dans la foi de mes pères."

**Lettre de M. Louis Herbette au Docteur Delaunay**

Paris, le 3 Février, 1898.

Monsieur et cher Docteur,

C'est avec grand chagrin que j'ai appris la maladie brusque et la mort si rapide de M. Péan. Il était de ces combattants énergiques et vigoureux qui ne s'arrêtent dans la vie que pour tomber tout d'un coup. Il faut s'en plaindre, hélas ! Mais mourir à moitié, c'est-à-dire vivre à demi, affaibli, impuissant, serait odieux à de tels hommes.

Le cortège d'honneur, de sympathies, de reconnaissance qui s'est fait autour de votre illustre chef, — les sentiments de profond regret, les éloges glorieux qui se sont manifestés partout, à l'Étranger comme en France, — le témoignage rendu partout de la grande œuvre et des immenses services de ce travailleur infatigable, — les intérêts si puissamment servis de la science et de l'humanité, — l'honneur que le génie français peut revendiquer de travaux auxquels il est si hautement rendu hommage dans toutes les parties du monde, — voilà qui peut adoucir l'amertume de la douleur des proches, des amis, des collaborateurs de Péan.

Je sais quel attachement vous lui aviez voué. Je connais l'admiration et la gratitude qu'avaient pour lui nos compatriotes Canadiens que j'aime tant et qui vous apprécient profondément. Je vois et j'entends encore le cher et grand Maître au banquet offert à M. Laurier, le chef de la Confédération Canadienne, lors de son voyage à Paris.

Permettez-moi donc de vous faire part de l'émotion douloureuse et des sentiments affectueux que je vois partagés par tant de nos frères Canadiens-français, et qui se reportent si sincèrement sur vous depuis un certain temps déjà. Je ne sais si cette lettre vous paraîtra pouvoir être placée sous les yeux de Madame Péan, de qui je n'ai pas l'honneur d'être connu et qu'accable ce deuil si cruel. Mais je vous demande d'être auprès d'elle mon interprète et celui d'amis Canadiens.

J'ai trop durement souffert de pertes atroces comme celle-là, pour ne pas savoir qu'il n'y a pas de consolations. Le seul soulagement est de faire vivre toujours en soi, par la pensée, l'affection, les chers absents. Car le temps, comme la distance, n'est rien pour le cœur qui aime et pour le cerveau qui pense vraiment. Ceux qui ne sont plus à côté de nous peuvent se perpétuer en nous, par nous, par tous ceux qui s'inspirent des idées, des exemples, des actes ainsi continués.

Excusez cette lettre, que je tenais à vous écrire, comme si vous étiez un des proches de Péan. Et ne l'étiez-vous pas ?

Et laissez-moi vous serrer tristement et bien affectueusement la main.

(Signé :) L. HERBETTE.



## (De la « Gazette des Hôpitaux »)

C'est avec une profonde affliction que nous annonçons la mort de ce cher et vénéré maître. On peut dire qu'avec lui disparaît l'une des plus grandes figures chirurgicales du siècle. Tout entier à la douleur qui nous étreint, nous ne saurions en ce moment rappeler ce que fut l'œuvre de Péan, ses travaux, ses découvertes, les progrès considérables qu'il a fait faire à la chirurgie. Nous n'apprenons rien à personne en parlant de son habileté, de la sûreté de sa décision, de son audacieuse énergie toujours tempérée par le souci de la vie humaine, sa probité opératoire, la sollicitude des soins qu'il donnait à ses opérés, la confiance qu'il savait inspirer à tous dans les cas les plus périlleux, aussi bien au malade et à son entourage qu'à ses aides et au nombreux public qui se pressait autour de lui. Plus de vingt-cinq ans d'assistance quotidienne à sa pratique chirurgicale nous ont permis d'apprécier mieux que personne les exceptionnelles qualités de cet opérateur qui, pendant de longues années, a fait seul ou presque seul ces grandes opérations abdominales devenues aujourd'hui, grâce à lui, de la chirurgie courante. Combien de fois nous est-il arrivé, au cours d'une opération pleine de difficultés et d'imprévu, de nous demander comment le maître allait sortir de ce mauvais pas ! il en sortait toujours à son honneur et le plus souvent au profit du malade.

Tout cela est bien connu et il suffit d'avoir assisté à une seule de ces leçons cliniques qu'il professait à Saint-Louis ou à l'hôpital International pour être pris tout d'abord par un sentiment d'admiration pour ce tempérament hors de pair, pour cette puissance sans pareille. Mais ce que ma longue collaboration m'a surtout permis d'apprécier, ce sont ses qualités exquises du cœur, ce que je me permettrais d'appeler le Péan intime, cette bonté douce et généreuse pour tous, ce dévouement et cette fidélité sans bornes à l'amitié, cette indulgence pour les oublieux et les ingrats, cette discrète et grande charité qui a été longtemps méconnue en raison même de son extrême discrétion. Si tous les malheureux que Péan a secourus, soulagés ou sauvés, pouvaient dire ce qu'il a été, bien des légendes tomberaient d'elles-mêmes et la vérité, si belle ici, apparaîtrait brillante et réconfortante.

Accablé aujourd'hui par notre profond chagrin, nous ne pouvons avoir devant les yeux que ce côté du maître, si bon, si aimé. Nous sommes encore et resterons longtemps sous le coup de cette mort. Quand, ayant conservé jusqu'à la fin toute sa lucidité et sa présence d'esprit, il s'est vu perdu sans rémission, il a fait à tous avec une grandeur d'âme et une sérénité admirables ses dernières recommandations; il a couronné ainsi sa vie de lutttes et de labeur la plus belle mort que puisse souhaiter un philosophe chrétien. Nous ne pouvons que pleurer aujourd'hui et remettre à plus tard de marquer la grande place qui lui appartient dans l'histoire si exceptionnellement brillante de la chirurgie contemporaine. Puisse ce pieux souvenir apporter quelque soulagement à la douleur de sa chère et digne compagne, de ses filles adorées, qui ont été la joie de sa vie, de ses nombreux amis et de tous ceux qui l'ont assez approché pour connaître toute l'étendue de ce grand cœur.

D<sup>r</sup> BROCHIN.



## (De la « Presse Médicale »)

Péan vient de mourir. Quelle que soit l'opinion que l'on ait de l'homme, il n'est pas exagéré de dire qu'avec lui disparaît l'une des grandes figures de la Chirurgie française, et que son nom restera avec celui des Larrey, des Dupuytren, des Velpeau et des Nélaton. Aussi bien, vaut-il mieux laisser de côté le praticien et l'influence qu'il a pu exercer sur les mœurs professionnelles des jeunes générations médicales, pour ne s'occuper que du "maître ouvrier" qu'il fut en chirurgie.

Péan meurt à soixante-sept ans, en pleine force, en pleine vigueur, car l'âge ne semblait pas l'avoir atteint. Né à Châteaudun, il était issu d'une famille de minotiers aisés ; ses premiers débuts ne furent donc pas aussi difficiles qu'on s'est plu à le dire. Quant à sa vocation médicale, on raconte qu'elle lui fut suggérée par son père, qui, étant venu à Paris pour subir une légère opération et ayant trouvé la note du chirurgien quelque peu lourde, aurait alors dit à son fils : "Fais ta médecine, il y a là de l'argent à gagner."

Péan fut un laborieux et un tenace. Arrivé le premier à l'internat, il eut la bonne fortune de devenir l'interné de Denonvilliers et de Nélaton. Il puisa chez ces maîtres les grands principes de la chirurgie ; mais, l'on peut ajouter que c'est surtout à l'exercice du prosectorat de Clamart qu'il dut la plupart de ses qualités acquises, qu'il savait si bien mettre au service de ses dons naturels. A cette époque de sa vie, en s'appuyant sur des pièces admirablement préparées par lui, sur des dessins qu'il composait artistiquement, il fit des cours d'anatomie chirurgicale, dont ses élèves d'alors ont gardé le plus vivant souvenir.

La valeur et le succès de ces leçons font regretter que Péan ait aussi vite délaissé le côté scientifique de la chirurgie, pour n'en saisir que le côté exclusivement pratique. Renonçant, en effet, bientôt au concours de l'agrégation, dès sa nomination de chirurgien des Hôpitaux, il se lança dans la pratique de la chirurgie. Se sentant sûr de lui-même, il s'y lançait avec audace et sa réputation fut bientôt universelle.

C'est qu'ayant courageusement abordé la chirurgie abdominale à une époque où toute intervention opératoire, ou à peu près, voulait dire infection, il *osait* réussir des opérations que la plupart des chirurgiens regardaient comme criminel d'entreprendre. Ces résultats, il les devait à deux qualités dans lesquelles se résume tout le chirurgien : il opérait vite, ayant imaginé les moyens de faire une hémostase rapide et complète ; il opérait et pansait proprement. Assurément, cette propreté n'était que relative, comparée aux rigueurs de l'asepsie actuelle, mais elle ne lui permettait pas moins d'obtenir des résultats jugés alors merveilleux, et qui seraient encore aujourd'hui regardés comme très beaux.

Il opérait avec une étonnante rapidité et un imperturbable sang-froid : sa prestigieuse habileté et sa légèreté de doigts étaient aussi extraordinaires que l'était sa force de résistance. Avec cela, c'était un audacieux, d'une audace parfois téméraire, mais plus réfléchi cependant qu'on aurait pu le croire, tant était précise sa connaissance de l'anatomie, tant était grande son intuition diagnostique.

En avançant en âge, Péan avait conservé presque intactes toutes ces qualités maîtresses ; aussi, lorsqu'il fut mis à la retraite des Hôpitaux, fit-il construire un hôpital où il put mettre à profit sa vigueur et son activité.

Péan tenait, d'ailleurs, beaucoup à avoir un service d'hôpital. On lui a même reproché, à ce propos, d'avoir souvent négligé ses fonctions de chirurgien, auxquelles, disait-on, il n'attachait tant d'importance qu'en raison du relief que donne à celui qui le porte le titre de chirurgien des Hôpitaux. Il y a là une grande part d'exagération. Péan comprenait son rôle de chef, comme devant être celui de directeur du service. Il considérait ses internes comme de véritables assistants (à une époque où cette assistance n'était pas encore admise), auxquels il laissait une grande part de responsabilité ; mais, avant de la leur partager, tous les ans, lors de l'entrée en fonction de son nouveau service, assidûment, chaque matin, pendant tout le temps qu'il le jugeait nécessaire, il démontrait à ses élèves ses principes sur les appareils, sur les pansements, sur l'art de pratiquer les petites opérations et les opérations d'urgence, etc. Ce n'est qu'après les avoir ainsi en

quelque sorte éduqués à sa manière, qu'il laissait à ses internes cette latitude, si critiquée par ailleurs, mais dont ils étaient loin de se plaindre; ils acquéraient par là cet esprit d'initiative, ce sentiment de la responsabilité chirurgicale qui allaient bientôt leur rendre les plus grands services à leur début dans la pratique. Péan en agissant ainsi, a fait œuvre d'instruction et d'éducation chirurgicales; ses élèves lui en ont toujours été reconnaissants.

Péan ne fut pas de la Société de Chirurgie; il arriva tard à l'Académie de Médecine; le gouvernement de la République l'avait fait commandeur de la Légion d'honneur.

E. DE LAVARENNE.



de de  
dispa  
triste  
l'ine  
quitt  
la ch  
meil

aucu  
en in  
étran  
Paris  
ses a  
ami  
ne p  
me  
danc  
men  
le de  
carri

blée  
était  
avoir  
étape  
pern  
sans  
reno  
des.  
opiu  
faire  
il me  
a le  
c'est

prose

## (Du « Bulletin Médical »)

Peut-être n'eut-il jamais une heure de défaillance et de découragement le travailleur infatigable qui vient de disparaître, mais il eut, à coup sûr, une heure de grande tristesse. Ce fut lorsque, atteint en pleine force par l'inexorable limite d'âge, il dut, le 24 décembre 1892, quitter son vieil hôpital Saint-Louis, où il avait commencé la chirurgie avec Denonvilliers, et dans lequel s'écoula la meilleure partie de sa carrière hospitalière.

Il comptait s'en aller très simplement, sans bruit aucun, tout bonnement en faisant une dernière opération, en instruisant, chemin faisant, les élèves et les médecins étrangers qui venaient si souvent, dans leur passage à Paris, voir travailler ce merveilleux ouvrier. Ce fut un de ses anciens internes, notre regretté rédacteur en chef et ami Prengrueber, qui le dissuada de partir ainsi. " Vous ne pouvez pas vous en aller de la sorte—lui dit-il, avec une insistance qu'expliquaient la franchise et l'indépendance de son caractère, non moins qu'un profond attachement pour son ancien maître—vous avez le droit, presque le devoir en quittant les hôpitaux, de résumer votre belle carrière et ce que vous avez fait pour la chirurgie."

Péan finit par se décider.

Nous avons voulu relire hier sa leçon d'adieux, publiée dans le n° 103 de ce journal (année 1892), et qui était, en quelque sorte, son testament chirurgical. " Après avoir repassé devant vous, disait-il en commençant, les étapes de ma carrière hospitalière, je vous demanderai la permission de rappeler ici, sans vanité déplacée, mais aussi sans fausse modestie, ce que je crois avoir fait pour le renom de la chirurgie française et pour le bien des malades. Quand on doit tout à son travail, et à un travail opiniâtre; quand on a soutenu des luttes acharnées pour faire accepter quelques idées de progrès et qu'on y a réussi, il me semble que dans une circonstance comme celle-ci on a le droit de dire : " J'ai été un bon ouvrier, et la preuve, c'est que voici ma tâche."

Et après avoir raconté ses années d'internat et de prosectorat, il rappela, non sans fierté, ses premières ova-

riotomies—origine de son procédé d'hémostase par pincement—les injustes contestations de priorité qu'on lui imposa à propos de cette mémorable découverte, les controverses retentissantes et passionnées dont elle fut l'objet. Il ne pouvait quitter ce sujet. Il s'en excusa : " C'est qu'il n'y a rien, dit-il avec émotion, dans toute ma carrière de chirurgien, à quoi je tiens le plus qu'à cela, parce que je n'ai rien trouvé ni rien fait d'aussi important à mes yeux, attendu que le pincement des vaisseaux—qui a rendu possible le morcellement—a singulièrement agrandi le champ de la chirurgie. *Cette découverte n'appartient.*"

La postérité confirmera cette affirmation de Péan. Celui qui, dans cent ans, retracera l'histoire de la chirurgie dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, oubliera peut-être, dans l'œuvre de Péan, maintes choses qui suffiraient à l'illustration d'un autre, son rôle dans la vulgarisation de l'ovariotomie, ses opérations sur les organes abdominaux autres que l'ovaire par la voie abdominale, ses procédés d'hystérectomie, sa merveilleuse nature de chirurgien, etc., mais il s'arrêtera forcément à cette grande découverte de l'hémostase par pincement ; c'est elle qui transmettra à la postérité le nom de Péan.

Incontestablement, comme l'écrivait hier un de ses plus chers élèves, Brochin, c'est une des plus grandes figures chirurgicales du siècle qui vient de disparaître.

J. JANICOT.



janv

d'un  
au l  
l'âge

ven  
splé

bure  
aux  
arriv  
prit  
gient

réun  
admi  
turb  
d'étu  
souv

noir,  
grav  
rable  
prof  
ter le  
au g  
pour  
il le  
prof

Un v  
pince  
appli

( De la « Médecine Moderne » )

Le docteur Jules-Emile Péan vient de mourir le 30 janvier, emporté par une courte maladie.

Il était né à Châteaudun le 22 novembre 1830. Fils d'un modeste minotier, il put néanmoins faire ses classes au lycée de Chartres et commencer ses études médicales à l'âge de 19 ans, à Paris, en 1853.

En 1854 il arrivait premier au concours de l'internat.

En 1860 il passait sa thèse et cette même année il devenait prosecteur. Il fit paraître alors un volume sur la splénectomie.

En 1865 il était nommé après concours chirurgien du bureau central. Une fois titulaire, il passa successivement aux Enfants Assistés, à Lourcine, à St-Antoine et enfin il arriva en 1876 à St-Louis où il resta jusqu'en 1892. Il prit alors sa retraite après 27 ans de service comme chirurgien d'hôpital. Il fonda ensuite l'hôpital International.

On sait avec quel éclat il professa à l'hôpital St-Louis, réunissant autour de sa table d'opération où l'on pouvait admirer autant son incroyable virtuosité que son imperturbable sang-froid et son éloquence pittoresque, une foule d'étudiants de toutes les nationalités auxquels se mêlaient souvent des chirurgiens distingués venus du monde entier.

La réputation de Péan était universelle : son habit noir, son plastron de chemise immaculé après les plus graves opérations étaient connus partout. Son incomparable habileté chirurgicale faisait même l'admiration des profanes qui d'ailleurs savaient ce que pouvaient leur coûter leur admiration et leur confiance lorsqu'ils s'adressaient au grand opérateur. Il est vrai que les riches payaient pour les pauvres et que ce que Péan recevait d'une main il le laissait volontiers échapper de l'autre, souvent au profit d'un de ses élèves ou d'un malheureux.

Péan laisse deux volumes de clinique, (1876-1890). Un volume sur la forcipressure où il décrit ses fameuses pinces et en indique le mode d'emploi et les nombreuses applications. Puis un travail intitulé : *Pincement des vais-*

*seanc comme moyen d'hémostase* (1877). Enfin : *Diagnostic et traitement des tumeurs de l'abdomen et du bassin* (1880-1885).

Il rédigea aussi 2 volumes sur 3 de la pathologie chirurgicale de Nélaton.

Il fut décoré de la Légion d'honneur en 1870, promu officier en 1878 et commandeur en 1893.

Péan a été très discuté à tous les points de vue. Il a eu des admirateurs fidèles et fervents, des détracteurs passionnés. Aussi l'Académie de Médecine ne lui a-t-elle ouvert ses portes que fort tard : le 22 novembre 1887.

Il est probable que la postérité atténuera ce que ces opinions diverses ont d'excessif et qu'elle le rangera dans le groupe des grands opérateurs parmi lesquels il pourra tenir un place éminente.



---

ostic  
880-

chi-  
omu

Il a  
eurs  
elle

ces  
ans  
arra

